



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

UN AMI
FIDÈLE



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

UN AMI FIDÈLE

Sermon prêché le 8 mars 1857,
au Music Hall, Royal Surrey Gardens

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Christ est un Ami plus attaché qu'un frère	2
2. Les raisons de se reposer sur Christ comme un Ami fidèle	4
3. L'inférence	9

Un ami fidèle

« Il est tel ami plus attaché qu'un frère » (Pr 18.24).

Cicéron a bien dit : « L'amitié est la seule chose au monde quant à l'utilité de laquelle tous les hommes sont d'accord ». L'amitié paraît être un élément aussi nécessaire à une existence paisible en ce monde que le feu ou l'eau, voire l'air lui-même. Un homme peut traîner une misérable existence dans la fière dignité de la solitude, mais sa vie est à peine une vie, ce n'est rien qu'une existence, l'arbre de la vie étant dépouillé des feuilles de l'espérance et des fruits de la joie. Celui qui veut être heureux ici-bas doit avoir des amis ; et celui qui veut être heureux dans l'au-delà doit, par-dessus tout, trouver un ami dans le monde à venir, en la personne de Dieu, le Père de son peuple.

L'amitié toutefois, quoique très agréable et extrêmement bénie, a été la cause des plus grandes misères pour les hommes lorsqu'elle s'est montrée indigne et infidèle ; car à la mesure même où un bon ami est doux, un faux ami regorge d'amertume. « Un ami perfide est plus acéré que la dent d'une vipère. » Il est doux de se reposer en quelqu'un ; mais, Ô ! que c'est amer de voir ce soutien se rompre, et de recevoir une lourde chute pour prix de sa confiance. La fidélité est une nécessité absolue chez un véritable ami ; nous ne pouvons nous réjouir des hommes à moins qu'ils ne demeurent fidèles envers nous. Salomon déclare qu'il est « Tel ami plus attaché qu'un frère ». Je suppose qu'il ne trouva jamais cet ami dans les pompes et les vanités du monde. Il les avait toutes essayées, et il les trouva vides ; il avait traversé toutes leurs joies, et il les trouva « vanité des vanités » (Ec 1.2). Le pauvre Savage parla d'une triste expérience lorsqu'il dit :

« Tu trouveras l'amitié du monde un vain spectacle !
Vaine parade extérieure ! C'est comme les larmes de la prostituée,
La promesse de l'homme d'État, ou le zèle du faux patriote,
Plein de beaux dehors, mais tout n'est que tromperie. »

Et, pour la plupart, il en est ainsi. L'amitié du monde est toujours fragile. Confie-toi en elle, et tu t'es confié à un voleur ; appuie-toi sur elle, et tu t'es appuyé sur une épine ; oui, pis encore, sur une lance qui te transpercera l'âme d'agonie. Pourtant, Salomon dit qu'il avait trouvé « tel ami plus attaché qu'un frère ». Non point dans les repaires de ses plaisirs débridés, ni dans les égarements de ses ressources illimitées, mais dans le pavillon du Très-Haut, la demeure secrète de Dieu, en la personne de Jésus, le Fils de Dieu, l'Ami des pécheurs.

C'est dire une grande chose que d'affirmer qu'« il est tel ami plus attaché qu'un frère », car l'amour de la fraternité a produit des actes des plus vaillants. Nous avons lu des récits de ce que la fraternité a pu accomplir, qui, pensons-nous, pourraient à peine être surpassés dans les annales de l'amitié. Timoléon, de son bouclier, se tint au-dessus du corps de son frère tué, afin de le défendre des insultes de l'ennemi. On estima comme un acte héroïque de fraternité qu'il osât braver les lances d'une armée pour la défense du cadavre de son frère. Et l'on a vu, dans les guerres anciennes et modernes, maints exemples semblables de l'attachement des frères. On raconte l'histoire d'un régiment des Highlands qui, en traversant les montagnes, perdit sa route; ils furent surpris par l'une de ces terribles tempêtes qui fondent parfois à l'improviste sur les voyageurs, et, aveuglés par la neige, ils s'égarèrent sur les sommets. Presque gelés à mort, ils ne pouvaient poursuivre leur marche qu'avec la plus grande peine. L'un après l'autre, des hommes s'affaissaient dans la neige et disparaissaient. Il y avait pourtant deux frères, du nom de Forsythe; l'un d'eux tomba prostré sur la terre et se fût laissé mourir là, mais son frère, à peine capable de traîner ses propres membres à travers le désert blanc, le chargea sur son dos et l'emporta, et, tandis que les autres tombaient l'un après l'autre, ce frère brave et loyal porta l'être qu'il aimait sur son dos, jusqu'à ce qu'enfin lui-même, terrassé par la fatigue, s'abattît et mourût. Son frère toutefois avait reçu de son corps une telle chaleur qu'il put atteindre la fin du trajet sain et sauf, et ainsi survécut. Voici un exemple d'un frère sacrifiant sa vie pour un autre. J'espère qu'il se trouve ici des frères qui seraient prêts à en faire autant, s'ils venaient jamais à être placés dans la même détresse. C'est dire une grande chose que de déclarer qu'« il est tel ami plus attaché qu'un frère ». C'est placer cet ami au premier rang parmi les cœurs aimants; car assurément, après l'amour d'une mère, il n'est, et il ne devrait pas être, d'affection plus élevée au monde que l'amour d'un frère pour celui qui est engendré du même père et bercé sur les mêmes genoux. Ceux qui ont « grandi côte à côte en beauté, et rempli une même maison d'allégresse », devraient s'aimer l'un l'autre. Et nous pensons qu'il s'est rencontré maints glorieux exemples et de puissantes preuves de l'amour fraternel. Cependant, dit Salomon, « il est tel ami plus attaché qu'un frère ».

Pour répéter notre assertion, nous croyons que cet ami est le Rédempteur béni, Jésus-Christ. Il nous appartiendra, premièrement, d'établir ce matin le fait qu'il est plus attaché qu'un frère; puis, aussi brièvement que possible, de vous montrer pourquoi il est plus attaché qu'un frère; et enfin de conclure en vous donnant quelques leçons qui peuvent être tirées de la doctrine que Jésus-Christ est un Ami fidèle.

1. Christ est un Ami plus attaché qu'un frère

Premièrement donc, bien-aimés, nous affirmons que Christ est « un ami plus attaché qu'un frère ». Et pour l'établir par des faits, nous en appelons à ceux d'entre vous qui l'ont eu pour ami. Ne rendrez-vous pas, chacun, votre verdict sur-le-champ, que cela n'est rien de plus ni de moins qu'une vérité sans exagération? Il vous a aimés avant tous les siècles; bien avant que l'étoile du matin eût jeté son rayon à travers les ténèbres, avant que l'aile d'un ange eût battu l'éther encore inexploré, avant que rien de la création eût lutté pour sortir du sein du néant, Dieu, oui notre Dieu, avait mis son cœur sur

tous ses enfants. Depuis ce temps, s'est-il une seule fois dévié, s'est-il une fois détourné, a-t-il changé une seule fois ? Non ; vous qui avez goûté son amour et connaissez sa grâce m'en rendrez témoignage : il a été un ami certain dans des circonstances incertaines.

« Lui, près de toi, s'est toujours tenu.
Sa bonté miséricordieuse, ô ! combien elle est bonne. »

Tu es tombé en Adam ; a-t-il cessé de t'aimer ? Non, il devint le second Adam pour te racheter. Tu as péché en acte, et tu as fait venir sur ta tête la condamnation de Dieu ; tu méritais sa colère et sa fureur sans mélange ; t'a-t-il alors abandonné ? Non !

« Il vous vit ruinés dans la Chute,
Pourtant, il vous a aimés en dépit de tout. »

Il a envoyé son serviteur à votre poursuite ; vous l'avez méprisé ; il a prêché l'Évangile à vos oreilles ; vous vous êtes moqués de lui ; vous avez profané le sabbat de Dieu, vous avez méprisé sa Parole. Alors vous a-t-il abandonnés ? Non !

« Résolu à sauver, il veillait sur ton sentier,
Alors que, esclave aveugle de Satan, tu te jouais de la mort. »

Et enfin il vous arrêta par sa grâce, il vous humilia, il vous rendit pénitents, il vous amena à ses pieds, et il vous pardonna tous vos péchés. Depuis lors vous a-t-il laissés ? Vous l'avez souvent quitté ; vous a-t-il jamais quittés ? Vous avez eu bien des épreuves et des détresses ; vous a-t-il jamais abandonnés ? A-t-il jamais détourné son cœur, et fermé ses entrailles de compassion ? Non, enfants de Dieu, c'est votre solennel devoir de dire « Non », et de rendre témoignage à sa fidélité. Vous avez été dans de rudes afflictions et dans des circonstances périlleuses ; votre ami vous a-t-il alors abandonnés ? D'autres vous ont été infidèles ; celui qui mangeait votre pain a levé son talon contre vous, mais Christ vous a-t-il jamais délaissés ? Y a-t-il jamais eu un moment où vous pouviez aller à lui et dire : « Maître, tu m'as trahi ? » Pûtes-vous une seule fois, dans l'heure la plus noire de votre douleur, oser mettre en cause sa fidélité ? Osâtes-vous dire de lui : « Seigneur, tu as promis ce que tu n'as point accompli ? » Ne rendrez-vous pas témoignage maintenant : « Pas une seule bonne chose n'a fait défaut de tout ce que le Seigneur Dieu avait promis, tout est arrivé » (Jos 23.14) ? Et craignez-vous qu'il vous abandonne encore ? Interrogez alors les brillants habitants devant le trône — « Esprits glorifiés, Christ vous a-t-il abandonnés ? Vous avez passé le cours du Jourdain ; vous a-t-il laissés là ? Vous avez été baptisés dans le noir flot de la mort ; vous y a-t-il délaissés ? Vous vous êtes tenus devant le trône de Dieu ; vous y a-t-il reniés ? » Et ils répondirent : « Non ; à travers toutes les tribulations de notre vie, dans toute l'amertume de la mort, dans toutes les agonies de nos derniers instants, et dans toutes les terreurs du jugement de Dieu, il a été avec nous, “un ami plus attaché qu'un frère” » (Pr 18.24). Parmi tous les millions de rachetés de Dieu, il n'en est pas un seul qu'il ait abandonné. Ils ont été pauvres, obscurs et accablés, mais il n'a jamais eu en abomination leur prière, il ne s'est jamais détourné de leur faire du bien. Il a toujours été avec eux.

« Car sa miséricorde demeurera,
Toujours fidèle, toujours sûr. »

Mais je ne m’y arrêterai pas davantage, puisque je ne puis le prouver aux impies, et que, pour les pieux, la chose est déjà prouvée, car ils la connaissent par expérience ; il m’est donc peu nécessaire de faire plus que d’attester simplement ce fait : Christ est un ami fidèle — un ami à toute heure du besoin et en tout temps de détresse.

2. Les raisons de se reposer sur Christ comme un Ami fidèle

Et maintenant, je dois vous exposer les raisons pour lesquelles nous pouvons dépendre du Christ comme d’un ami fidèle.

Il est en lui certaines choses qui rendent certain qu’il s’attachera de près à son peuple.

1. La véritable amitié ne peut se former qu’entre des hommes vrais. Les cœurs sont l’âme de l’honneur. Il n’est point d’amitié durable entre les méchants. Les méchants peuvent feindre de s’aimer les uns les autres, mais leur amitié est une corde de sable, qui se rompra au temps qui leur sera commode ; mais si un homme porte en lui un cœur sincère, s’il est vrai et noble, alors l’on peut se confier en lui. Spenser chante, en son antique et noble vers anglais :

« Non, certes, cette amitié ne saurait durer longtemps,
Quel que soit l’éclat et la magnificence du style,
Qui sert une mauvaise cause ou concourt à une fin perverse,
Car la vertu est le lien qui attache les cœurs avec la plus sûre
fermeté. »

Mais qui pourra trouver une tache dans le caractère de Jésus, ou qui ternira son honneur ? Y eut-il jamais une souillure à son écusson ? Son étendard fut-il jamais foulé dans la poussière ? Ne se tient-il pas, dans les cieus, comme le témoin véritable, le fidèle et le juste ? N’est-il pas déclaré de lui qu’il est Dieu qui ne peut mentir ? Ne l’avons-nous pas trouvé tel jusqu’à cette heure ? et ne pouvons-nous pas, sachant qu’il est « Saint, saint, saint Seigneur » (Ap 4.8), nous confier en lui, qu’il s’attachera à nous plus qu’un frère ? Sa bonté est le garant de sa fidélité ; il ne peut faillir envers nous.

2. La fidélité à notre égard jusque dans nos fautes est un signe assuré de loyauté chez un ami. Vous pouvez vous reposer sur cet homme qui vous dira vos défauts avec bonté et égards. Les hypocrites rampants, les flatteurs insidieux, sont les balayures et les immondices de l’amitié ; ils ne sont que des parasites sur ce noble arbre. Mais les véritables amis mettent en vous assez de confiance pour vous dire ouvertement vos fautes. Donnez-moi pour ami l’homme qui parlera honnêtement de moi devant ma face ; qui n’ira pas raconter d’abord à un voisin puis à un autre, mais qui viendra droit à ma maison et dira : « Monsieur, je sens qu’il y a en vous telle et telle chose dont, comme votre frère, je me dois de vous entretenir. » Cet homme-là est un véritable ami ; il s’en est donné la preuve ; car on ne récolte jamais de louanges à dire aux hommes leurs fautes ; on s’expose plutôt à leur défaveur ; un homme vous en remerciera parfois, mais il ne vous

aimera guère davantage pour cela. La louange est chose que nous aimons tous. L'autre jour, je rencontrai un homme qui disait être imperméable à la flatterie ; je marchais avec lui alors, et, me retournant assez brusquement, je dis : « En tout cas, monsieur, vous semblez avoir un rare talent pour vous flatter vous-même, car vous le faites réellement en disant que vous êtes imperméable à la flatterie. » « Vous ne pouvez pas me flatter », dit-il. Je répondis : « Je le puis, si je veux m'y essayer ; et peut-être le ferai-je avant que le jour ne finisse. » Je découvris que je ne pouvais le flatter directement ; aussi commençai-je par dire quel bel enfant était le sien ; et il en but les paroles comme une liqueur précieuse ; et lorsque je louai ceci puis cela qui lui appartenait, je vis qu'il se laissait très aisément flatter ; non pas directement, mais indirectement. Nous sommes tous perméables à la flatterie ; nous aimons ce cordial adoucissant, seulement qu'il ne soit pas étiqueté flatterie ; car nous avons une aversion quasi religieuse pour la flatterie si on la nomme ainsi ; appelez-la de tout autre nom, et nous l'absorbons comme le bœuf boit l'eau. Or donc, enfant de Dieu, le Christ t'a-t-il jamais flatté ? Ne t'a-t-il pas dit tes fautes en toute vérité ? N'a-t-il pas piqué ta conscience jusque sur ce que tu pensais pouvoir pallier — tes petits péchés secrets ? N'a-t-il pas excité ta conscience à tonner à tes oreilles des notes de terreur à cause de tes méfaits ? Eh bien, tu peux te confier en lui, car il manifeste cette fidélité qui rend quelqu'un pleinement digne de foi. Ainsi vous ai-je montré qu'il y a en lui-même des raisons pour lesquelles nous pouvons nous fier à lui.

3. En troisième lieu, il est, dans son amitié, certaines choses qui nous rendent assurés de ne point être trompés lorsque nous mettons en lui notre confiance. La véritable amitié ne doit point être d'une croissance précipitée. Comme le dit le vénérable Maître Fuller, si plein d'originalité : « Que l'amitié grimpe doucement jusqu'à la hauteur ; si elle s'y précipite, elle peut bientôt se mettre hors d'haleine ». Il en est bien ainsi. Je pense que c'est Joanna Baillie qui a dit —

« L'amitié n'est point une plante de prompt végétation.
Quoique planté dans le sol profond et fixe de l'estime,
La culture graduelle d'un commerce bienveillant
Il faut l'amener à la perfection. »

En vain te confies-tu dans le ricin au-dessus de ta tête, ô Jonas ; il ne te sera pas d'un grand secours ; il a poussé en une nuit, il peut se flétrir en une nuit. C'est le chêne fort et rigide, mûri par les âges, qui demeurera sous la tempête ; qui pareillement déploiera ses ailes pour te garantir du soleil, et plus tard, s'il le faut, te ménagera un abri en son sein, dans sa grise vieillesse, quand ses branches tremblent sous la bourrasque. L'amitié est vraie quand elle commence ; mais il faut jouir longtemps de l'amitié d'un homme avant de pouvoir dire de lui qu'il s'attachera plus qu'un frère. Et depuis quand Christ vous a-t-il aimés ? Cela, vous ne pouvez le dire. Quand les âges n'étaient pas nés, il vous aimait ; lorsque ce monde était un enfant enveloppé des langes de la brume, il vous aimait ; quand les antiques pyramides n'avaient pas commencé d'être bâties, son cœur était fixé sur vous ; et depuis que vous êtes nés, il a pour vous une forte affection. Il vous regarda dans votre berceau et il vous aima alors ; il se fiança à vous lorsque vous n'étiez qu'un petit enfant long d'un empan, et depuis il vous a aimés. Quelques-uns d'entre vous, je le vois, ont des cheveux gris, d'autres ont la tête toute chauve de

vieillesse ; il vous a aimés jusqu'à ce jour, et maintenant vous abandonnerait-il ? Ô ! non, son amitié est si ancienne qu'elle doit durer ; elle a été mûrie par tant de tempêtes, elle a été affermie par tant de vents de détresse, qu'elle ne peut que subsister ; elle doit se maintenir. De même que le pic granitique de la montagne ne fondra point, parce que, contrairement à la neige, il a bravé la rafale et supporté l'ardeur du soleil brûlant ; il s'est toujours dressé, recevant en plein front chaque assaut de la nature, et cependant demeurant inébranlé et indemne. Elle durera, car elle a duré. Mais lorsque les éléments se dissoudront et s'écouleront en un fleuve de feu consumant, alors l'amitié du Christ existera encore, car elle est d'une plus antique naissance qu'eux. Il doit être « un ami plus attaché qu'un frère » ; car son amitié est une amitié chenu — chenu comme sa propre tête, à propos de laquelle il est dit : « Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige » (Ap 1.14).

4. Mais remarquez encore ceci : l'amitié qui dure ne prend pas sa naissance dans les salons de la joie, ni n'y est-elle nourrie et engraisée. Jeune demoiselle, vous parlez d'un cher ami que vous avez acquis hier soir dans une salle de bal. Je vous en conjure, n'abusez pas du mot ; ce n'est pas un ami s'il n'a été acquis que là ; les amis sont de meilleures choses que celles qui poussent dans la serre chaude du plaisir. L'amitié est une plante plus durable que cela. Vous avez un ami, dites-vous ? Oui ; et il entretient une paire de chevaux et possède un bel établissement. Ah ! mais la meilleure manière de mettre à l'épreuve votre ami, c'est de savoir qu'il vous sera ami quand vous n'aurez pas même une méchante chaumière, et que, sans toit ni vêtements, vous serez chassée à mendier votre pain. Ainsi feriez-vous une vraie preuve d'un ami. Donnez-moi un ami né au cœur de l'hiver, dont le berceau fut bercé par la tempête ; celui-là durera. Nos amis de beau temps s'enfuiront loin de nous. J'aimerais mieux avoir pour ami un rouge-gorge qu'une hirondelle ; car l'hirondelle ne demeure avec nous qu'au temps d'été, mais le rouge-gorge vient à nous en hiver. Ce sont des amis sûrs que ceux qui s'approchent le plus de nous quand nous sommes dans l'extrême détresse ; mais ne sont pas des amis ceux qui se hâtent de s'enfuir quand les mauvais jours surviennent. Croyant, as-tu sujet de craindre que Christ te laisse maintenant ? N'a-t-il pas été avec toi dans la maison de deuil ? Tu as trouvé ton ami là où les hommes trouvent des perles, « dans des cavernes profondes, où habite l'obscurité ; » tu as trouvé Jésus à l'heure de la détresse. C'est sur le lit de maladie que tu appris d'abord la valeur de son nom ; ce fut à l'heure de l'angoisse de l'âme que tu saisis pour la première fois le bord de son vêtement ; et depuis, ton plus intime et plus doux commerce a été tenu avec lui dans les heures de ténèbres. Or donc, un tel ami — éprouvé dans la maison du chagrin — un ami qui donna pour toi le sang de son cœur, et laissa son âme s'épancher en un grand fleuve de sang — un tel ami ne peut et ne voudra jamais t'abandonner ; il s'attache plus près qu'un frère.

5. Encore, un ami acquis par la folie n'est jamais un ami durable. Faites une folie, et gagnez un homme pour ami ; ce n'est qu'une ligue dans le vice, et vous découvrirez bientôt que son amitié ne vaut rien ; l'amitié que vous obtenez en faisant le mal, mieux vaut n'en point avoir. Ô ! combien de sottises amitiés germent de la sorte, simple fruit d'un sentimentalisme, n'ayant nulle racine, mais semblables à la plante dont notre Sauveur nous parle : « Elle leva aussitôt, parce qu'elle ne trouva pas un sol profond » (Mt 13.5). L'amitié de Jésus-Christ n'est point ainsi ; il n'y entre aucun ingrédient de folie ; il nous aime avec discrétion, ne clignant pas de l'œil sur nos folies ni n'y connivant,

mais insufflant en nous sa sagesse. Son amour est sage ; il nous a choisis selon le conseil de sa sagesse ; non pas aveuglément et témérairement, mais avec tout jugement et toute prudence.

Sous ce chef, je puis pareillement observer que l'amitié de l'ignorance n'est guère une chose désirable. Je ne souhaite point qu'un homme se dise mon ami s'il ne me connaît pas. Qu'il m'aime à proportion de la connaissance qu'il a de moi. S'il m'aime pour le peu qu'il sait, quand il en saura davantage il pourra me rejeter. « Cet homme, dit l'un, paraît être un homme fort aimable. » « Je suis sûr que je puis l'aimer, dit un autre en dévisageant ses traits. » Oui, mais ne le qualifiez pas encore d'« ami » ; attendez un petit peu jusqu'à ce que vous en sachiez davantage sur lui ; voyez-le, examinez-le, éprouvez-le, mettez-le à l'essai, et ce n'est qu'alors que vous l'inscrirez sur la liste sacrée des amis. Soyez affables envers tous, mais ne faites d'aucun votre ami jusqu'à ce qu'ils vous connaissent, et que vous les connaissiez. Plus d'une amitié née dans les ténèbres de l'ignorance est morte soudain à la lumière d'une meilleure connaissance mutuelle. Vous supposiez les hommes autres qu'ils n'étaient ; et, lorsque vous avez découvert leur véritable caractère, vous les avez dédaignés. Je me souviens que l'un me dit : « J'ai pour vous, monsieur, une grande affection », et il alléguait une certaine raison. Je répondis : « Mon cher ami, votre raison est absolument fautive ; la chose même pour laquelle vous m'aimez, je ne la suis point, et j'espère ne le serai jamais. » Et j'ajoutai : « Je ne puis réellement accepter votre amitié, si elle est fondée sur une méprise touchant ce que j'ai pu dire. » Mais notre Seigneur Jésus ne peut jamais abandonner ceux qu'il a une fois aimés, parce qu'il ne peut rien découvrir en nous de pire qu'il ne sût déjà, car il savait tout de nous d'avance. Il vit notre lèpre, et pourtant il nous aima ; il connaissait notre fourberie et notre incrédulité, et pourtant il nous serra sur son sein ; il savait quels pauvres insensés nous étions, et pourtant il dit qu'il ne nous laisserait point et ne nous abandonnerait point. Il savait que nous nous révolterions contre lui et que, maintes fois, nous mépriserions son conseil ; il savait que, même lorsque nous l'aimerions, notre amour serait froid et languissant ; mais il aima pour l'amour de lui-même. Assurément donc, il s'attachera plus étroitement qu'un frère.

6. Encore une fois, l'amitié et l'amour, pour être réels, ne doivent point reposer en paroles, mais en œuvres. L'amitié de pur compliment est la mode de cet âge, parce que cet âge est l'âge de la tromperie. Le monde est la grande maison du faux-semblant. Allez où vous voudrez dans Londres, le faux-semblant vous fixe en face ; il est bien peu de choses réelles à découvrir. Je ne fais pas seulement allusion aux tours de métier, aux falsifications des aliments et autres semblables. La déception ne se renferme pas dans la boutique du marchand. Elle prévaut dans toute la société ; le sanctuaire n'en est pas exempt. Le prédicateur adopte une voix factice. Vous entendez rarement un homme parler en chaire comme il parlerait dans le salon. Il m'arrive d'entendre mes frères, lorsqu'ils sont au thé ou au dîner, parler d'une voix anglaise fort naturelle et convenable ; mais sitôt qu'ils montent en chaire, ils prennent un ton sanctimonieux et remplissent leur bouche de déclamations enflées, ou bien ils geignent d'une manière des plus lamentables. Ils avilissent la chaire sous prétexte de l'honorer, parlant d'une voix que Dieu n'a jamais destinée à aucun mortel. C'est la grande maison du faux-semblant ; et de si petites choses montrent d'où souffle le vent. Vous laissez votre carte chez un ami ; c'est là un acte d'amitié — la carte ! Je me demande si, s'il était à court d'argent,

vous laisseriez votre livret de banque ! Vous écrivez « Mon cher Monsieur », « Bien à vous » ; c'est du faux-semblant ; vous ne le pensez point. « Cher » ! voilà un mot sacré ; il ne devrait s'appliquer qu'à ceux que vous tenez en affection ; mais nous tolérons maintenant les mensonges comme s'ils étaient des vérités, et nous les appelons des politesses. Des politesses, soit, mais des contre-vérités, en bien des cas. Or l'amour du Christ ne gît point en paroles, mais en œuvres. Il ne dit pas : « Mon peuple bien-aimé » ; mais il laissa s'épancher son cœur, et nous pûmes voir ce qu'il était. Il ne vient pas à nous pour dire simplement : « Bien-aimés » ; mais il se suspend à la croix, et là nous lisons « Bien-aimés » en lettres rouges. Il ne vient pas d'abord à nous avec les baisers de ses lèvres — il nous dispense des bénédictions de ses deux mains ; il se donne pour nous, puis il se donne à nous. Ne vous fiez point à l'ami de pur compliment ; appuyez-vous sur l'homme qui vous donne de véritables gages dignes d'être possédés, qui accomplit pour vous des actes attestant la véracité de son cœur. Un tel ami — et tel est Jésus — « s'attache plus qu'un frère ».

7. Encore une fois, et je ne vous laisserai point, je l'espère. Un ami acheté ne dure jamais longtemps. Donnez à un homme dix-neuf fois et refusez-lui la vingtième, et il vous haïra ; car son amour ne tirait sa source que de vos dons. L'amour que je pourrais acheter à prix d'or, je le vendrais pour des scories ; l'amitié que je pourrais acheter pour des perles, je m'en passerais pour des cailloux ; elle n'aurait aucune valeur, et, partant, mieux vaudrait la perdre au plus tôt. Mais ô croyant, l'amour de Christ fut un amour non acheté. Tu ne lui apportas point de présent. Jacob dit, lorsque ses fils descendirent en Égypte : « Prenez à cet homme un présent, un peu d'huile, un peu de baume, quelques noix et des amandes » (Ge 43.11) ; mais tu n'apportas aucun présent à Christ. Quand tu vins à lui, tu dis,

« Rien dans mes mains je n'apporte,
Simplement à ta croix je m'attache. »

Vous n'avez même pas promis que vous l'aimeriez, car vous aviez un cœur si infidèle que vous n'osiez le dire. Vous lui avez demandé de vous faire l'aimer ; c'était là le plus que vous pussiez faire. Il vous a aimés pour rien — simplement parce qu'il voulait vous aimer. Or, cet amour qui a vécu ainsi de rien que de ses propres ressources ne mourra point de faim à cause de la disette de vos retours ; l'amour qui a poussé dans un cœur aussi pierreux que celui-ci ne mourra pas faute de sol. Cet amour qui a jailli dans le désert stérile, dans votre âme non arrosée, ne mourra jamais, jamais faute d'humidité ; il doit vivre, il ne peut expirer. Jésus doit être « un ami plus attaché qu'un frère ».

8. Dois-je m'attarder à proposer d'autres raisons ? Je puis n'en mentionner qu'une autre, à savoir celle-ci — qu'il ne saurait, par aucune possibilité, surgir une cause qui pût faire que Christ nous aimât moins. Vous dites : comment cela se peut-il ? Un homme aime son ami ; mais soudain il s'enrichit, et maintenant il dit : Je suis devenu un plus grand personnage qu'autrefois, j'oublie mes anciennes connaissances. Mais Christ ne saurait devenir plus riche ; il est aussi riche qu'il peut l'être, infiniment. Il vous aime maintenant ; dès lors, il n'est pas possible qu'à raison d'un accroissement de sa propre gloire personnelle il vous délaisse, car des gloires éternelles couronnent maintenant sa tête ; il ne peut jamais être plus glorieux et plus grand, et par conséquent il vous aimera

encore. Parfois, d'autre part, un ami devient plus pauvre, et alors l'autre l'abandonne ; mais vous ne pourrez jamais devenir plus pauvre que vous ne l'êtes, car vous êtes « un pauvre pécheur et rien du tout » maintenant ; vous n'avez rien en propre ; tout ce que vous avez est emprunté, tout vous est donné par lui. Il ne peut donc pas vous aimer moins parce que vous devenez plus pauvre ; car une pauvreté qui n'a rien est du moins aussi pauvre qu'elle peut l'être, et ne saurait descendre plus bas dans l'échelle. Christ, par conséquent, doit t'aimer pour toute ta nudité et toute ta pauvreté.

« Mais je puis me révéler pécheur », dis-tu. Oui ; mais tu ne pourras jamais l'être davantage qu'il ne l'avait prévu ; et pourtant il t'a aimé en pleine prescience de tous tes péchés. Assurément, lorsque cela arrivera, cela ne saurait lui causer la moindre surprise ; il savait tout d'avance, et il ne peut se détourner de son amour ; nulle circonstance ne pourra jamais survenir qui puisse diviser le Sauveur de son amour pour son peuple, ni le saint de son amour pour son Sauveur. Il est « un ami plus attaché qu'un frère ».

3. L'inférence

Or donc, l'inférence à tirer de ceci. Lavater dit : « Les qualités de vos amis seront celles de vos ennemis ; amis froids, ennemis froids ; demi-amis, demi-ennemis ; ennemis ardents, amis chaleureux. » Sachant que cela est une vérité, je me suis souvent félicité lorsque mes ennemis ont parlé avec fureur contre moi. Eh bien, ai-je pensé, « mes amis m'aiment ferme et fort ; que mes ennemis soient ardents tant qu'il leur plaira ; cela n'indique que ceci : les amis sont proportionnellement fermes dans leur affection. » Nous en tirons donc cette conséquence : si Christ s'attache de près et s'il est notre ami, alors nos ennemis s'attacheront de près et ne nous quitteront jamais jusqu'à ce que nous mourions. Ô chrétien, parce que Christ s'attache de près, le diable s'attachera de près aussi ; il sera sur toi et avec toi ; le chien de l'enfer ne cessera jamais ses hurlements jusqu'à ce que tu atteignes l'autre rive du Jourdain ; nul lieu en ce monde n'est hors de la portée de l'arc de ce grand ennemi ; jusqu'à ce que tu aies traversé le fleuve, ses flèches peuvent t'atteindre, et elles t'atteindront. Si Christ s'est donné pour toi, le diable fera tout ce qu'il pourra pour te détruire ; si Christ a été patient envers toi, Satan persévéra dans l'espoir que Christ puisse t'oublier ; il te poursuivra et te poursuivra jusqu'à ce qu'il te voie arrivé sain et sauf au ciel. Mais ne sois pas déçu : plus Satan rugit, plus tu auras de preuves de l'amour de Christ. « Donnez-moi, disait le vieux Rutherford, donnez-moi un diable rugissant plutôt qu'un diable endormi ; car les diables endormis me font sommeiller, mais les rugissants me poussent à courir vers mon Maître. » Ô ! réjouis-toi donc si le monde t'invective, si tes ennemis t'attaquent avec fureur. Christ est tout aussi plein d'amour pour toi qu'ils sont pleins de haine contre toi. C'est pourquoi,

« Soyez fermes et forts ;

Que la grâce soit ton bouclier, et Christ ton cantique. »

Et maintenant, j'ai une question à poser : cette question, je la pose à tout homme et à toute femme en ce lieu, et à tout enfant aussi — Jésus-Christ est-il ton ami ? As-tu un ami à la cour — à la cour du ciel ? Le juge des vivants et des morts est-il ton ami ? Peux-tu dire que tu l'aimes, et s'est-il jamais révélé à toi dans l'amour ? Cher

auditeur, ne réponds pas à cette question pour ton prochain, réponds-y pour toi-même. Pair ou paysan, riche ou pauvre, savant ou illettré, cette question est pour chacun de vous ; aussi, pose-la ainsi : « Christ est-il mon ami ? » Y as-tu jamais réfléchi ? L'as-tu jamais posée ? Oh ! pouvoir dire : « Christ est mon ami », c'est une des choses les plus suaves qui soient au monde. Un homme qui avait beaucoup vécu dans le péché entra un jour, par hasard, dans un lieu de culte. Avant le sermon, on chanta ce cantique —

« Jésus, amant de mon âme. »

Le lendemain, cet homme rencontra une de ses connaissances, qui lui demanda comment il avait aimé le sermon. Il répondit : « Je ne sais pas, mais il y eut deux ou trois mots qui m'ont saisi à tel point que je ne savais plus que faire de moi-même. Le ministre a lu ce cantique : « Jésus, amant de mon âme ». Ah ! dit-il, bien qu'il ne fût nullement un homme religieux, « pour pouvoir dire cela, je donnerais tout ce que je possède ! Mais pensez-vous, demanda-t-il, que Jésus consentira jamais à être l'amant d'un homme tel que moi ? « Jésus, amant de mon âme ! » Ô ! si je pouvais le dire. » Puis il cacha sa tête dans ses mains et pleura. J'ai tout lieu de craindre qu'il ne soit retourné à son péché, et qu'il n'ait été, après coup, le même qu'auparavant. Mais voyez-vous, il avait assez de conscience pour comprendre combien il est précieux d'avoir Christ pour amant et pour ami. Ah ! homme riche, tu as bien des amis. Il en est ici qui ont peiné pour le bien de leur patrie, et méritent un juste tribut d'honneur de la part de leur pays, et qui, pour une faute — ou ce qui peut-être n'était qu'une faute — ont été négligés par trop de ceux qui naguère paraissaient être leurs plus sûrs adhérents. Ô ! n'ayez point de confiance, vous grands et vous riches, dans l'attachement de vos amis. David dit dans sa hâte : « Tous les hommes sont menteurs » (Ps 116.11) ; il se peut qu'un jour vous ayez à le dire posément. Et ô ! vous, coeurs bienveillants et affectueux qui n'êtes pas riches en biens, mais qui êtes riches en amour — et c'est là la meilleure richesse de ce monde — mettez cette pièce d'or au milieu de vos pièces d'argent, et elle les sanctifiera toutes. Que l'amour de Christ soit répandu dans vos coeurs, et l'amour de votre mère, l'amour de votre fille, l'amour de votre mari, l'amour de votre femme, deviendront plus doux que jamais. L'amour de Christ ne chasse point l'amour des proches, mais il sanctifie nos amours et les rend infiniment plus suaves. Souvenez-vous, cher auditeur, que l'amour des hommes et des femmes est très doux ; mais tout doit passer ; et que ferez-vous si vous n'avez pour richesse que la richesse qui se flétrit, et pour amour que l'amour qui meurt quand la mort viendra ? Ô ! posséder l'amour de Christ ! Vous pouvez l'emporter avec vous à travers le fleuve de la mort ; vous pouvez le porter comme votre bracelet dans le ciel, et le poser comme un sceau sur votre main ; car son amour est « fort comme la mort et plus puissant que le séjour des morts » (Ca 8.6). Le bon et vénérable évêque Beveridge, si je ne me trompe, sur son lit de mort, ne reconnaissait plus ses meilleurs amis. L'un dit : « Évêque Beveridge, me connaissez-vous ? » Il répondit : « Qui êtes-vous ? » et quand on lui dit son nom, il dit : « Non. » « Mais ne connaissez-vous pas votre épouse, Monseigneur ? » — « Quel est son nom ? » dit-il. Elle dit : « Je suis votre femme. » — « Je ne savais pas que j'en eusse une », répondit-il. Pauvre vieillard ! toutes ses facultés l'avaient abandonné. Enfin quelqu'un se pencha et lui souffla : « Connaissez-vous le Seigneur Jésus-Christ ? » — « Oui », dit-il en faisant effort pour parler, « je le connais depuis quarante ans, et jamais je ne puis l'oublier. » Il est merveilleux de voir comment la mémoire garde sa place pour Jésus lorsqu'elle ne la garde pour personne d'autre ; et

il est tout aussi merveilleux que,

« Quand toutes les choses créées sont desséchées,
De Christ, la plénitude est la même. »

Mes chers auditeurs, pensez sérieusement à cette affaire. Oh ! que vous puissiez avoir Christ pour ami ; il ne sera jamais votre ami tant que vous serez pleins de propre justice ; il ne sera jamais votre ami tant que vous vivrez dans le péché. Mais vous croyez-vous coupables ? Désirez-vous abandonner le péché ? Voulez-vous être sauvés ? Aspirez-vous à être renouvelés ? Alors permettez-moi de vous le dire, mon Maître vous aime ! Pauvres, faibles et impuissants vermisseaux, le cœur de mon Maître est plein d'amour pour vous ; ses yeux, en cet instant, se penchent sur vous avec compassion. « Ô ! Jérusalem, Jérusalem, Jérusalem ! » Il m'ordonne maintenant de vous dire qu'il est mort pour vous tous qui vous confessez pécheurs, et qui en êtes pénétrés. Il me commande de vous dire : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Ac 16.31). Il me charge de proclamer un salut plein et gratuit ; plein, n'ayant besoin de rien de votre part pour l'aider ; gratuit, n'ayant besoin de rien de votre part pour l'acheter.

« Venez, vous qui avez soif, venez, et soyez les bienvenus ;
Glorifiez la munificence gratuite de Dieu :
La vraie foi et la vraie repentance,
Chaque grâce qui nous rapproche,
Sans argent,
Venez à Jésus-Christ, et achetez. »

Il n'est rien, je le sens, où j'échoue autant que lorsqu'il s'agit de m'adresser aux pécheurs. Ô ! que ne puis-je pleurer à m'en arracher le cœur et prêcher à m'en arracher le cœur, à vous et sur vous.

« Cher Sauveur, attire les cœurs réticents,
Qu'à toi les pécheurs accourent,
Et prends la félicité que ton amour confère ;
Et buvez, et ne mourez jamais. »

Adieu avec cette seule pensée — nous ne nous retrouverons jamais tous ensemble ici encore. C'est une pensée fort solennelle ; mais, selon le cours de la nature et le nombre des morts, quand bien même vous seriez tous disposés à venir ici le prochain sabbat au matin, il n'est nullement probable que vous seriez tous vivants ; l'un de cette assemblée aura sûrement suivi la voie de toute chair. Adieu, toi qui es voué à la mort ; je ne sais où tu es — ce robuste homme là-bas, ou cette tendre jeune fille avec la rougeur hectique de la consommation sur la joue. Je ne sais qui est destiné à la mort ; mais je te fais maintenant, d'une manière très solennelle, mes adieux. Adieu, pauvre âme ; et est-ce un adieu pour toujours ? Nous rencontrerons-nous dans le pays de l'au-delà, dans la demeure des bienheureux ; ou bien te dis-je adieu maintenant pour toujours ? Je te dis solennellement adieu pour toujours si tu vis et meurs sans Christ. Mais je ne puis

supporter cette lugubre pensée ; et c'est pourquoi je dis, pauvre pécheur ! arrête-toi et considère — considère tes voies, et maintenant « Revenez, revenez, pourquoi mourriez-vous ! » Pourquoi mourriez-vous ! Pourquoi mourriez-vous ! Pourquoi mourriez-vous ! Ah ! vous ne pouvez répondre à cette question. Que Dieu vous aide à y répondre d'une meilleure manière, en disant : « Me voici, Seigneur ! »

Tel que je suis, sans rien à moi,
Sinon ton sang versé pour moi,
Ô Fils de Dieu, je viens à toi.

« Je confie mon âme à tes mains pleines de bonté. » Que le Seigneur vous bénisse tous pour l'amour de Christ ! Amen.